

LÉVEILLÉ, J.R. (2013) *Sūtra*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 88 p. [978-2-923673-78-3]

Guy Gauthier

Volume 24, numéro 1-2, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021938ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021938ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, G. (2012). Compte rendu de [LÉVEILLÉ, J.R. (2013) *Sūtra*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 88 p. [978-2-923673-78-3]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 24(1-2), 167–171. <https://doi.org/10.7202/1021938ar>

illuminée, là aussi les deux interprétations restent légitimes) de justification de l'existence. La question fondamentale de ce roman, c'est bien plus que la culture qui disparaît, c'est bien plus que le fossé des générations. C'est la quête, ô combien paradoxale, qui nous amène à des questions tout de même clairement formulées:

Et nous, peuple de la *Micropuce*, du *Circuit-intégré*, où allons-nous attendre la révélation, vers quel lieu sacré marchons-nous? [...] Le ciel est vide, Dieu est mort, et le mystère, tué.
Et pourtant, il est toujours là, autour de nous, grâce invisible, présence ineffable [...] (p. 221).

Anne SECHIN
Université de Saint-Boniface

BIBLIOGRAPHIE

CHAPUT, Simone (2010) *La belle ordure*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 202 p.

LÉVEILLÉ, J.R. (2013) *Sūtra*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 88 p. [978-2-923673-78-3]

Sūtra, le nouveau livre de J.R. Léveillé, vient s'ajouter à *Poème pierre prière* (2011), son œuvre précédente, et les deux, dans l'ensemble, nous offrent une des plus authentiques expressions du zen en dehors de l'Orient.

Sūtra, loin d'être un amoncellement de textes hétéroclites, repose sur une structure profondément cohérente. C'est un triptyque, c'est-à-dire un tableau en trois volets. Le premier volet est la «Fable du singe, du serpent et de l'effraie». La métaphore centrale est celle du voyage, et la «Fable» en est le point de départ. Ce sont les temps fabuleux de l'histoire humaine. L'enfance de l'humanité. Ensuite viennent les «Sūtras», qui représentent la sagesse de l'Orient. C'est le panneau central, l'apogée de la vie. Enfin, nous avons «La voie du retour». C'est la vieillesse, la dernière étape du voyage.

La «Fable du singe, du serpent et de l'effraie» a tout le charme d'un conte pour enfants. L'effraie vole dans les airs, tandis que le serpent, qui le plus souvent prend la forme d'une couleuvre, rampe sur la terre. Le singe grimpe dans les arbres,

et donc réunit les deux extrémités. Ces trois animaux sont des aspects du poète et existent à l'intérieur de lui. Ils vivent dans un paradis terrestre où tout se fait l'écho de tout: la couleur et la couleuvre; la voix et la voie; le singe et le songe; le chant et la chouette; l'effraie et l'effroi. C'est un monde où tout est le reflet d'autre chose. Il y a une densité de signification, une épaisseur sémantique, mais aucun sens précis ne s'impose. C'est une parole légère qui flotte à la surface de l'être. «Ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds délicats», disait Nietzsche. Et le langage de Léveillé est d'une merveilleuse légèreté, comme s'il ne touchait jamais le sol. L'auteur procède par touches légères. Il n'appuie jamais trop fort. Les mots miroitent comme des ombres dans une peinture de Renoir.

La neige qui neige et les nuages qui passent,
plus blancs que le blanc du jour, ne peuvent se
comparer qu'à l'ululement du hibou la nuit (p. 17).

La métaphore fondamentale du texte est celle du langage. Les mots deviennent des choses: «Il neige sur le poème, cette porte des voyelles» (p. 13). Et encore: «Ce jour-là, il pleuvait. Il pleuvait sur les mots» (p. 16). Enfin, il y a le symbolisme des consonnes et des voyelles:

Puis il se dit que les consonnes sont les
animaux qui se trouvent sur terre et les
voyelles, les oiseaux qui voyagent dans les airs (p. 23).

Le langage devient métaphore de toute la création. Et le poète, voix de l'univers, souhaite «écrire comme l'ombre du serpent» (p. 21), qui rampe sur la terre, et donc a la plus courte des ombres. La «Fable» se termine par la splendide image de l'effraie:

[...] Il vit venir vers lui,
poussant l'air comme un hurlement, un grand
rapace. Le regard noir, pointu. Le battement
des ailes – il crut qu'il s'agissait du battement,
mais ce fut sans doute le souffle de l'air qu'il
sentit – le frappa au visage. L'oiseau s'abattit
sur une couleuvre à ses pieds. L'emporta (p. 30).

Dans les «Sūtras», le langage poétique de la «Fable du singe, du serpent et de l'effraie» se dépouille, se purge de ses atouts sensibles et devient la vérité nue et pure. On y trouve très peu d'images concrètes. C'est un texte ascétique qui se prive des charmes les plus séduisants de la poésie.

Pourquoi chercher
 le lieu
 où l'on est

savoir
 ce qui est su
 déjà

que faire
 quand tout
 est donné (p. 47)

Il y a, dans les «Sūtras», une éclipse presque totale du monde sensible. C'est la voie du dépouillement, de la pauvreté. Dans cette poésie, le monde sensible est sur le point de disparaître. Et on y trouve parfois des paradoxes comme,

Si vous l'avez
 je vous le donnerai
 Si vous ne l'avez pas
 je l'enlèverai (p. 45)

Ces paroles sibyllines sont comme les *koan* du zen, qui ne révèlent leur sens profond qu'après de longues années de méditation, et dont le plus célèbre est sans doute: «Quel est le bruit d'une seule main qui applaudit?». Il faut noter l'absence de ponctuation dans les «Sūtras». Ces petites phrases baignent dans la blancheur de la page, et disparaissent en fondu dans l'infini.

Quelle grandeur
 quelle gloire
 règnent
 où il n'y a rien
 à gouverner (p. 40)

Une ambiguïté plane sur les «Sūtras». L'écriture, selon Roland Barthes, est destruction de toute voix, et c'est précisément ce qui se produit dans les «Sūtras». On ne sait qui parle dans ces petits poèmes. On dirait une voix qui vient de très loin, une voix plus divine que humaine. Est-ce la voix d'un sage hindou, ou du poète de la «Fable du singe, du serpent et de l'effraie»? On ne peut savoir. Le dépouillement de ces textes est si complet qu'ils n'ont aucune couleur locale, et qu'on ne peut les situer dans le temps.

Allez
 sans maître

et sans méthode
 Vous reviendrez
 comme vous êtes parti (p. 59)

Enfin nous avons le troisième volet, «La voie du retour». C'est la dernière étape du voyage. Le «je» y paraît pour la première fois: «Je vais donc voyager moi aussi» (p. 66), dit-il. À la sagesse impersonnelle des «Sūtras» succède une voix plus personnelle: celle de l'auteur lui-même. C'est pourquoi «La voie du retour» est un texte plus réaliste et moins symbolique que la «Fable du singe, du serpent et de l'effraie». Le jeune poète du début est maintenant un homme âgé et grisonnant: «[...] Mes cheveux / blanchissent sans que je m'en aperçoive» (p. 66).

Il donne un curieux nom à son chien:
 Le chien à mes côtés
 Je l'ai nommé Bouddha
 Il renifle tout (p. 67)

Le chien devient un des principaux personnages du récit:

Voilà que mon chien est un fidèle voyageur. Il se plaît bien sur place. Pourtant, si je prends un sentier, il me suit. Quand je longe la grève, il m'accompagne. Jamais il ne reste seul à rêver (p. 67).

Le chien finit par devenir ce que son nom suggère: il devient le Bouddha, l'image de la sagesse orientale. Par contre, l'auteur ne donne aucun nom à la chatte:

La chatte n'a pas de nom. De toute façon, elle vient quand elle veut. Pas moyen de la pousser à se montrer. Bien sûr, il y a des fois où la chatte apparaît quand je pense à elle. Elle traverse nonchalamment les grandes herbes et vient se faire cajoler [...] (p. 70)

Bouddha et «la chatte sans nom» ont une réalité moins fabuleuse que le singe, le serpent et l'effraie. Ce sont des êtres réels qui existent fortement dans le texte.

Pour moi, le point culminant du livre arrive à la fin, lorsque l'auteur se baigne avec son chien:

[...] nous nous sommes longuement baignés. Le chien sortait de l'eau, s'ébrouait, puis rentrait de nouveau. Il nageait vers moi et, comme j'allais l'attraper, il

s'éloignait. J'ai passé un bon moment à tenter de saisir mon Bouddha. Puis nous nous sommes séchés sur la grève, son museau appuyé contre mon cou (p. 75).

Ils restent là, étendus au soleil, rêvant «aux fabuleux animaux» et à la «mémoire de milliers d'années» (p. 75). C'est une puissante image de la sagesse, et du bonheur sur terre. «La voie du retour» est un grand texte, un des plus beaux qu'ait écrit J.R. Léveillé. Je ne connais personne qui ait assimilé aussi profondément la sensibilité du bouddhisme zen. C'est une assimilation totale, où le poète transforme la chair étrangère en sa propre substance. Le zen est devenu, chez lui, une manière de voir les choses ordinaires. Il arrive souvent, lorsqu'on transpose une espèce d'un continent à l'autre, que la plante ou l'animal déplacés déploient une étonnante fécondité, et c'est le cas de ses deux derniers livres, *Sūtra* et *Poème pierre prière*. On dirait des textes écrits par un vieux maître du zen. Il se peut que J.R. Léveillé soit un jour très populaire au Japon!

Guy GAUTHIER

BIBLIOGRAPHIE

LÉVEILLÉ, J.R. (2011) *Poème pierre prière* suivi de *Dess(e)in*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 86 p.

NORMAND, Martin (2012) *Le développement en contexte: quatre temps d'un débat au sein des communautés francophones minoritaires (1969-2009)*, Sudbury, Prise de parole, 161 p. [ISBN: 978-2-89423-265-1]

Cet ouvrage sort des sentiers battus, aussi bien par l'enjeu que par la méthodologie utilisée par l'auteur pour atteindre ses objectifs. En effet, la majorité des ouvrages sur les communautés francophones en situation minoritaire portent généralement sur les questions identitaires, constitutionnelles, juridiques et culturelles, etc.

Au centre de l'argumentation de l'ouvrage de Martin Normand se trouve la notion de développement. L'auteur tente de comprendre pourquoi ce concept est au cœur du débat sur les langues officielles. Que signifie-t-il? Pour trouver réponse à ses questions, il choisit d'analyser les discours d'acteurs ayant